

À son image

Jérôme Ferrari

# À son image



Références des extraits placés en exergue :

*La Bible. L'Ancien Testament*, vol. 1, « Exode », trad. Édouard Dhorme, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade n° 120, 1956.

J. M. Coetzee, *Elizabeth Costello*, trad. Catherine Lauga du Plessis, Le Seuil, 2004.

Mathieu Riboulet, *Les Œuvres de miséricorde*, Verdier, 2012.

© Actes Sud, 2018.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0309-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*In mimoria di u me cucinu caru,  
Jean Vesperini.*

*Tu ne feras pas d'idole, ni aucune image de ce qui est dans les cieux en haut, ou de ce qui est sur la terre en bas, ou de ce qui est dans les eaux sous la terre.*

*Tu ne te prosterner pas devant eux et tu ne les serviras pas.*

Exode, XX, 4-5.

*C'est obscène ! avait-elle envie de crier, mais elle n'a pas crié, parce qu'elle ne savait pas à quoi il fallait destiner le mot : à elle-même, à West, au haut comité des anges*

*qui surveillent, impassibles, tout ce qui advient. Obscène parce que de telles choses ne devraient pas se produire, mais obscène aussi parce que, une fois qu'elles se sont produites, elles ne devraient pas être mises à la lumière du jour, mais devraient être étouffées, rester cachées à jamais dans les entrailles de la terre (...).*

J. M. COETZEE,  
*Elizabeth Costello.*

*La mort est passée. La photo arrive après qui, contrairement à la peinture, ne suspend pas le temps mais le fixe.*

MATHIEU RIBOULET,  
*Les Œuvres de miséricorde.*

# Prières au bas de l'autel

1

(Sur le chemin du retour,  
Voïvodine, 1992)

La dernière fois qu'elle l'avait vu, dix ans plus tôt, il rentrait chez lui et elle l'accompagnait. Depuis que le car de Belgrade les avait déposés à la gare routière, il n'avait pas dit un mot. Et puis il s'était arrêté, toujours en silence, pour s'accouder à la balustrade d'un pont sur le Danube dont les bombardements de l'Otan de 1999 ne laisseraient bientôt subsister que les piliers. Antonia se tenait en retrait, l'appareil photo à la main, et elle le regardait. Il portait un treillis déchiré sur lequel il avait cousu ses galons de sergent et, sous l'insigne de la JNA\* dissoute, un écusson serbe

---

\* Armée populaire yougoslave.



à l'aigle bicéphale flanqué des quatre sigma lunaires. À ses pieds était posé un grand sac militaire ne contenant rien d'autre qu'une édition hongroise du *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'Imre Kertész, le premier volume d'une traduction serbo-croate des œuvres complètes de Bukowski et quelques cassettes, de R.E.M. et Nirvana, dont il ne se rappelait même plus la dernière fois qu'il les avait écoutées. Il se tenait la tête dans les mains. Il ne regardait pas les eaux noires du fleuve, le ciel chargé de pluie. En passant près de lui, un groupe de très jeunes gens qui s'avavançait sur le pont avait ralenti et éclaté d'un rire incompréhensible en le toisant ostensiblement. Antonia avait pris la photo, la dernière du reportage qu'elle lui avait consacré et qui ne serait jamais publié. Il avait d'abord semblé ne pas réagir. Et

puis il avait relevé la tête et Antonia avait vu qu'il pleurait. Il avait ramassé son sac et, alors qu'elle s'apprêtait à le suivre, il l'avait arrêtée d'un signe de la main et elle était restée sur le pont à le regarder s'éloigner jusqu'à ce qu'il eût disparu et qu'il fût trop tard pour d'autres adieux.

Ce vendredi soir d'août 2003, sur le port de Calvi, elle le reconnut immédiatement. Dragan marchait dans sa direction, au milieu de la foule des touristes, avec un autre sous-officier de la Légion étrangère et son uniforme était maintenant impeccable. Elle s'arrêta. Quand il croisa son regard, il lui sourit et vint l'embrasser avec une chaleur qui ne pouvait être feinte. Elle était si troublée qu'elle ne réalisa pas tout de suite qu'il s'adressait à elle en français. Il désigna l'appareil qu'elle portait en bandoulière. Il y a des choses intéressantes

à photographier ici ? Elle se mit à rire. Non. Vraiment rien d'intéressant. Elle prenait des photos de mariage, maintenant, et c'était la raison de sa présence à Calvi. Des photos d'alliances. De familles émues. De couples, évidemment, beaucoup de couples, devant des massifs de fleurs, des voitures de luxe ou des couchers de soleil sur la Méditerranée. Toujours les mêmes choses à la fois curieusement grotesques, répétitives et éphémères. Elle gagnait bien sa vie mais ce n'était certainement pas intéressant. Elle se tut. Elle craignit qu'il ne pût mesurer la profondeur de son amertume. Elle lui demanda s'il voulait prendre un verre. Il était d'astreinte. Il devait rentrer au camp Raffalli. Mais il serait heureux de passer la soirée du lendemain avec elle. Antonia avait prévu de retourner chez elle, dans le Sud, dès la fin du mariage. Elle avait

promis à ses parents de dîner avec eux. Il haussa les épaules. Ne pouvait-elle rester un jour de plus ? Elle le regarda. Bien sûr que si, elle pouvait.

Elle appela sa mère pour lui annoncer qu'un imprévu la forçait à prolonger de vingt-quatre heures son séjour en Balagne. Elle ne pourrait pas dîner au village samedi soir, comme elle l'avait promis, mais elle serait là sans faute le lendemain. Bien qu'Antonia s'efforçât de présenter ce contretemps sous un jour aussi peu dramatique que possible, elle n'en déclencha pas moins presque immédiatement un réquisitoire éploré dans lequel lui étaient reprochés sa désinvolture, son ingratitude et son égoïsme. Antonia ne commit pas l'erreur de se mettre en colère. Elle assura sa mère de la perfection de son amour filial, lui dit qu'elle se réjouissait de la

voir dimanche et la réduisit au silence en lui raccrochant plus ou moins au nez. Après quoi elle éteignit son portable et alla se coucher.

Toute la journée, elle essaya de se concentrer sur son travail. Elle photographia la jeune mariée depuis sa sortie de la salle de bains jusqu'au moment où elle enfila une robe qui fut unanimement jugée sublime par un entourage en pâmoison, elle photographia le sourire nécessairement radieux du fiancé au moment où il découvrait sa promise, elle les accompagna à l'église, prit, pendant le banquet, des photos de tous les invités abrutis de chaleur et d'alcool, et finit la journée sur la plage où elle s'accorda le plaisir coupable de faire longuement poser les mariés sous le soleil brûlant dans des postures sophistiquées qu'elle espérait aussi